

Non certes, il n'y retournerait jamais à cette école ! Jamais ! Il se le promettait dans son cœur et il le répétait tout haut, bien qu'il n'y eût personne dans le petit bois où il s'était assis. Il le répétait aux oiseaux qui chantaient dans les branches autour de lui ; aux mousses fraîches sur lesquelles ses larmes tombaient comme des diamants sur du velours vert ; à la fontaine qui continuait de murmurer gaiement sans pitié pour son désespoir.

Était-ce sa faute s'il n'avait pas appris à lire plus tôt ! Ce n'était point par paresse, bien sûr il aurait souhaité prendre chaque jour, comme les autres, le sentier étroit qui conduisait à l'école du bourg voisin, chemin plein de tentations pour un écolier, avec ses ombrages de noisetiers, ses bordures de fraisiers sauvages toutes rouges en été, et ses ronces emmêlées, noires de mûres à l'automne ; il aurait aimé, comme les autres, à la fin de l'année, recevoir des mains de l'autorité municipale un livre à tranche dorée et sentir sa tête, frisée et pommadée pour la circonstance, couronnée du laurier officiel en papier vert ; être applaudi par les pompiers en uniforme ; oui, il aurait aimé tout cela. Aucune peine ne lui aurait coûté pour mériter un tel triomphe ; mais comme il avait plus de sensibilité que d'ambition, comme il aimait sa maman de tout son cœur et qu'il lui était indispensable à la ferme, il avait renoncé de bonne volonté à ces honneurs rêvés voila pourquoi, à douze ans, ce pauvre Pierrot ne savait pas ses lettres. S'il y a jamais eu au monde une ignorance touchante et respectable, c'était bien certainement la sienne.

Un petit héritage vint à la maman de Pierrot ; elle prit une servante, et, sitôt les foins rentrés, proposa à son petit garçon d'aller à l'école, sans attendre l'automne, *pour l'habituer*.

Ah ! ce n'était pas la peine ! il savait dès maintenant, dès le soir de son premier jour d'école, qu'il ne *s'habituerait* jamais

Il était parti là-bas tout joyeux, l'esprit rempli de résolutions laborieuses, puis on l'avait placé dans la division enfantine, avec des gamins dont l'aîné n'avait pas huit ans, et ils s'étaient tant moqués de ce grand qui en savait moins long qu'eux, ils l'avaient tant troublé par leurs rires étouffés, leurs réflexions ironiques murmurées à voix basse, que Pierrot, déjà dépaysé dans ce milieu savant, n'avait plus rien compris aux explications du maître d'école. Et à la sortie ç'avaient été des huées sans fin, des farces bêtes, des plaisanteries méchantes débitées avec la demi-inconscience cruelle de l'enfance.

Prêt à pleurer d'humiliation et de chagrin, il serrait son bâton avec colère, n'osant pas tout de même, lui qui était grand et fort, frapper sur ces tout petits qu'il aurait écrasés sans le vouloir, ayant appris de sa maman certaines idées qu'on n'apprend pas toujours à l'école.

Enfin, il avait réussi à échapper, par la fuite, aux tracasseries harcelantes de ces mouchérons, et il était venu dans le petit bois pleurer tous les sanglots qui serraient sa gorge depuis le matin. Peu à peu le calme frais de ce coin d'ombre détendit ses nerfs, mais il lui resta un grand chagrin au cœur et il était bien décidé à ne plus aller à l'école.

— Qu'est-ce qu'il y a, Pierrot ? tu n'as pas l'air trop content, mon pauvre, murmura près de lui une voix compatissante.

La voix compatissante appartenait à Mlle Rose, cousine de Pierrot, doyenne et premier sujet de l'école du bourg ; retenue par hasard à la maison ce jour-là, elle n'avait pas assisté aux débuts de son petit cousin.

— Ah ! Rose !... si tu savais...

Il se remit à pleurer, incapable de narrer son aventure ; puis doucement interrogé, encouragé, il en fit un demi-récit, Rose devina le reste.

— Ces garnements-là ne sont pas de chez nous, tu sais, expliquait-elle, ils ne savent pas comme tu as été un bon garçon, comme tu as aidé ta mère..., mais ils l'apprendront... et quant à leur science tu n'as

pas besoin de t'en effrayer ; dans trois mois tu en sauras plus qu'eux, si tu ne passes pas tes heures de classe à fabriquer des flûtes et des sarbacanes dès que le maître a le dos tourné ; d'abord je t'aiderai.

— Vrai, Rose !

— Bien sûr, petite bête ; allons, viens, ne pleure plus, ça ferait de la peine chez toi. Ils ont bien arrangé ton chapeau ! passe par la maison, on lui fera un bout de toilette.

C'était déjà une femme, cousine Rose, elle savait trouver de douces paroles pour consoler les enfants et des gâteries maternelles pour leur faire oublier leurs peines.



Une belle tartine de fromage blanc avec un verre de cidre doux apportèrent une sensible amélioration à l'état d'âme de Pierrot, et, pendant qu'il absorbait ces consolations substantielles, Rose broyait le chapeau maltraité, qui reprenait un air tout neuf dans ses mains adroites.

— Là ! il n'a jamais été si beau, affirma-t-elle gaiement en y fixant un bouquet de plumes de coq et de verdure.

Puis, se mettant à genoux sur le banc, elle posa le chapeau sur la tête de Pierrot, qui se laissait faire complaisamment.

— Rentre vite, lui dit-elle, maintenant on doit t'attendre... Et demain nous irons au bourg ensemble... tu verras qu'après tout ils ne sont pas si méchants qu'ils en ont l'air.

Suivant le conseil de Rose, Pierrot retourna en effet à l'école, il s'y montra attentif, ne fabriqua ni flûtes ni sarbacanes pendant les heures de classe ; grâce à quoi il dut d'être, l'année suivante, couronné par la main du maire d'une couronne de lauriers en papier vert et applaudi par les pompiers en uniforme.

L'importance de ce résultat pourra paraître discutable à quelques esprits chagrins mais la joie qu'en ressentit Pierrot est hors de toute conteste.

Il dut autre chose d'ailleurs à l'intervention encourageante de Rose ; il lui dut le développement de son intelligence, la rectitude de son jugement, une instruction sinon variée, du moins solide et pratique ; toutes choses beaucoup moins inutiles à un simple fermier qu'on n'est en général tenté de le croire. Il lui dut l'influence que toutes ces supériorités lui acquirent plus tard au village, l'admiration respectueuse de tous, et enfin la dignité de maire qui lui arriva tout doucement, sans qu'il l'eût cherchée, vers ses trente ans.

Voilà beaucoup de conséquences dérivées d'une compassion de petite fille ; mais la bonté peut de bien autres miracles, et ceci n'a rien qui doive étonner. On n'en est plus à découvrir la disproportion habituelle en ce monde, des effets et des causes ; ce qui est surprenant, c'est la reconnaissance profonde que Pierrot voua à sa cousine ; il se rendit compte toujours de l'importance qu'avait eue pour lui son encouragement, et son plus grand bonheur, maintenant qu'il représente à son tour l'autorité municipale, est de couronner chaque année les enfants de Mme Rose.

Henri FAYEL – *Journal de la Jeunesse* (1888)